

- 1^{er} prix littéraire Damase-Potvin 2026 -

Catégorie Jeune adulte

Noémie Lefebvre

Après

La moitié de la population mondiale a été décimée dans la dernière année. Les causes ne sont pas bien surprenantes : le monde les avait vues venir, mais personne n'avait rien fait avant qu'il ne soit trop tard. Les guerres, les maladies et le changement climatique ont fait leur œuvre. Les inondations, les températures extrêmes et les catastrophes naturelles ont arraché la vie à des millions de personnes partout autour du globe et, pourtant, me voilà dehors à moins quarante-trois degrés, en route pour une entrevue dans un restaurant cinq étoiles qui embauche comme si de rien n'était. La moitié du monde est morte et pourtant, je cherche encore un emploi. Comme si travailler pouvait nous sauver. Je crois que nous essayons tous de vivre une vie normale avant d'y passer aussi.

Parfois, j'aimerais être riche. Pouvoir me payer une place à bord du vaisseau *SpaceX*. Le vaisseau qui sauvera une poignée de politiciens et leurs familles, parce qu'ils en ont les moyens.

J'arrive devant la porte du restaurant. C'est chic. Trop chic. Le froid s'accroche encore à mes joues quand je pousse la porte. À l'intérieur, il fait chaud. Ici, la fin du monde est tenue à distance par des vitres épaisses, des nappes blanches et des lumières tamisées. Un serveur prend mon manteau et un homme, le gérant, vient à ma rencontre.

— Bonjour, bienvenue, je suis Gustave. Vous devez être Anya?

Je confirme. Il m'amène à une banquette où se trouve déjà une autre fille, probablement là pour l'entrevue aussi, et une femme d'âge mûr, élégante, parfaitement à sa place dans ce décor. Elle se lève légèrement quand j'arrive, me sourit, me fait de la place. Son visage est lisse, presque intemporel. Aucun signe de fatigue. Ses cheveux sont impeccables, brillants sous les lumières du restaurant. Elle porte un complet sobre, une montre discrète, mais visiblement coûteuse.

Gustave ne la présente pas. Pourtant, je remarque qu'il se tourne instinctivement vers elle avant de s'asseoir, comme pour obtenir une approbation silencieuse. Elle hoche doucement la tête avant de sortir un stylo de sa poche et de commencer à écrire sur un calepin. Elle a un air accueillant, mais je me sens tout de même un peu intimidée... je commence à regretter le choix de ma tenue. On va tout miser sur mon attitude alors.

— Merci d'être venues malgré les circonstances, commence-t-il. Nous savons que les temps sont durs. Une seule d'entre vous aura une place avec nous.

Une seule, évidemment.

— Pourquoi postuler ici?

Je prépare ma réponse. Depuis longtemps, elle est prête. J'ai toujours voulu être cheffe, créer quelque chose de beau, même à la fin. Partager le plaisir de goûter une dernière fois, avant que tout se termine.

La fille à côté de moi répond d'abord. Elle est nerveuse, très jeune, peut-être seize ans. Sa voix tremble quand elle parle de l'expérience, de l'argent, d'une voiture qu'elle aimerait acheter pour profiter de ce qu'il reste. Elle parle longtemps. Personne ne l'interrompt. Elle n'a pas l'air du tout convaincue, elle me fait de la peine. La femme élégante l'écoute avec attention. Elle sourit doucement, comme si elle se reconnaissait un peu.

Pendant que la jeune fille parle, mon regard dérive vers les télévisions accrochées aux murs. Il y en a partout. Les nouvelles défilent : économie, recettes familiales, évènements à ne pas manquer. Le monde continue de se raconter qu'il va bien.

Puis apparaissent les images du vaisseau. Les heureux élus. Les visages de ceux qui ont un *après*.

Le président fait un discours, promettant à ses adeptes qu'il sauvera l'humanité s'il survit. La foule applaudit. Certains pleurent. D'autres sourient comme s'ils étaient déjà sauvés.

Je vois ensuite l'homme qui possède le vaisseau, entouré de gens qui supplient, qui crient, qui tendent les bras pour qu'il ait pitié d'eux. Il ne les regarde même pas.

Les visages défilent encore.

Puis je la reconnais.

La femme assise devant moi. Même regard. Même sourire calme. Son nom et son visage sont projetés sur chaque télévision de la salle à manger. Propriétaire du restaurant. Sélectionnée pour monter à bord du vaisseau. Pour survivre. Mon cœur se serre. Je détourne les yeux vers elle. Elle me regarde déjà. Elle sait. Son expression ne change pas. Elle semble presque... désolée. Comme si elle regrettait que je l'aie appris ainsi.

Gustave termine avec la jeune fille et se tourne vers moi.

— Et vous, Anya?

Avant que je puisse répondre, la femme pose doucement sa main sur la table et commence son discours. Sa voix est douce. Sincère.

— Je comprends ce que tu dois penser de moi, poursuit-elle en me regardant droit dans les yeux. Mais ma survie garantira l'avenir de la gastronomie. Là-bas, nous aurons

besoin de gens qui savent créer, qui savent nourrir autrement que par nécessité. Je ne suis pas un monstre...

Mes oreilles se bouchent, la colère monte. Je réalise que plus rien n'a d'importance, que je fais tout ça pour satisfaire une personne qui n'en a rien à faire de moi, qui va me laisser mourir ici. Tout se bouscule dans ma tête, tout est flou, je ne veux plus rien entendre. Je me lève avant qu'elle ne termine sa phrase. Je ne prends pas mon manteau. Je traverse les portes qui me coupaient du reste du monde, de la réalité. La chaleur du restaurant reste derrière moi. Dehors, le froid me mord la peau, mais je ne fais pas demi-tour. De toute façon, il n'y a plus rien à traverser.

- 2^e prix littéraire Damase-Potvin 2026 -

Catégorie Jeune adulte

Émeraude Gagnon

La traversée

Les bruits de pas de la voisine d'en haut me sortent de mon sommeil. Ils sont tout aussi constants et déterminés que la veille. Leur force résonne d'abord sur son parquet, puis les tremblements se multiplient et se déplacent le long des cloisons trop fines de mon appartement à la manière d'une troupe de soldats, en cadence sur les mêmes temps, jusqu'à en faire résonner la base de mon lit.

Je pourrais même entendre leurs chants militaires.

Ma couverture, parfaitement moulée aux courbes de mon corps, représente une protection douce, familière. À mes pieds, Dalila m'attend, immobile.

Je prends un moment pour me préparer au défi du jour. Je visualise à plusieurs reprises mon chemin. Prête, je m'assois, me lève et me dirige vers mon garde-robe. Mes vêtements sont à leur emplacement habituel. Je laisse filer le bout de mes doigts le long des textiles. Une broderie en relief interrompt mon mouvement. C'est mon chandail porte-bonheur. Je parcours le deuxième tiroir à partir du haut à la recherche du tissage caractéristique du denim. Ensuite, j'ouvre le premier pour une paire de bas.

Vêtements enfilés, je vais à la cuisine. Les quatre pattes me suivent de près. Je remplis les gamelles d'abord, mon estomac après. Dalila se rassasie. Pour ma part, j'atteins la satiété avec quelques bleuets à peine. La boule dans mon ventre prend trop de place.

— Alexa, quelle heure est-il?

— Il est actuellement 8 h 12.

— Déjà?

Je retrouve mes chaussures sous le banc dans le vestibule. Je fixe la destination sur mon téléphone. Puis, de ma sacoche, je sors mes lunettes. Dalila accourt lorsque j'appelle son nom. Elle me laisse lui enfiler son harnais que j'agrippe de ma main gauche. De ma droite, je prends ma canne près de la porte. Je ne l'utilise guère à la maison, mais elle représente un atout important dans l'imprévisibilité du monde extérieur où nous allons.

Nous descendons l'escalier à une vitesse étonnante. Moi qui trouve toujours interminables les seize marches qui le composent, elles me semblent soudainement trop peu nombreuses.

Nous progressons dans les rues de notre quartier sans problème. Cela doit bien faire des milliers de fois que nous les traversons. Ma canne ne se prend plus dans chacune des failles des vieilles dalles en béton du trottoir. Sans surprise, des rires aigus d'enfants décorent le parc au coin de la rue. Au-dessus de nos têtes, des oiseaux chantent et le soleil puissant brûle ma peau.

Je ne peux m'empêcher d'imaginer le pire. Mes pensées ne sont que des scénarios catastrophes à n'en plus finir.

La commande vocale de mon téléphone m'avertit que nous devons continuer tout droit. Mes muscles se contractent dans un frémissement nerveux.

Nous y sommes.

Devant moi se dresse la frontière, la limite de mon territoire connu. De ce côté de la rue se trouve tout ce que je connais avec certitude. De l'autre, c'est flou. Les

nombreuses voitures font un crescendo bruyant en passant, disparaissent dans un decrescendo en s'éloignant.

Je ne veux plus le faire.

Je veux rebrousser chemin.

Ma respiration s'accélère.

Je ne vais pas y arriver.

Près de moi, un homme bougon au téléphone. Son pied frappe frénétiquement le sol.

Le vent souffle. Les feuilles des arbres dansent. La fumée nauséabonde d'une cigarette m'empêche de respirer.

Est-il trop tard pour abandonner?

La décélération des véhicules se fait du même bord que celui dont ils arrivent.

Trop tard!

Je n'entends plus que la cacophonie des marcheurs filant à une vitesse folle dans un sens comme dans l'autre. Dalila tire pour que je suive le flot circulatoire telle une goutte d'eau dans une rivière, mais je fige. Au beau milieu du mois de juin, j'atteins le point de congélation. Sans m'en rendre compte, ma main droite serre ma canne. Elle l'agrippe si fortement que j'en ai des crampes. Mes ongles s'enfoncent dans ma peau.

Je brise ma promesse, n'enjambe pas la rue.

Puis, la pression se calme, les mouvements ralentissent et les particules sont en attente. Je distingue de nouveau le ronronnement mécanique typique des moteurs en déplacement.

J'ai mal au cœur.

Je ne veux pas décevoir ma sœur. Elle m'attend dans un café à quelques pas d'ici. Ce n'est pas la première fois que je m'y rends, mais c'est ma première fois toute seule.

Je respire un grand coup.

J'entraîne Dalila avec moi, cinq pas vers le poteau à notre droite. J'appuie sur le bouton du feu des piétons.

— Rouge, piéton. Rouge, piéton.

Sous peu, le feu sonore joue la petite mélodie. Un pied devant l'autre, je traverse, avec Dalila et mon bâton en main qui, de façon complémentaire, comblent le vide d'un sens manquant.

- 3^e prix littéraire Damase-Potvin 2026 -

Catégorie Jeune adulte

Virginie Houle

2496

Je marche vers la porte du 2496. Je n'ai pas le temps de lever la main vers la poignée qu'elle s'ouvre déjà. Grand-maman m'attendait. Je traverse du 2494 au 2496 comme on passe du salon à la cuisine, parce qu'il n'y a qu'une seule maison. Deux adresses forment un seul chez-moi. La frontière est là, pourtant, et je le sais : un cadre de porte, un numéro différent sur la façade, trois pas à franchir. Je pousse cette porte tellement de fois que mes yeux d'enfant ont commencé à l'ignorer au moment où j'ai appris à marcher.

Je fais mes bricolages et mes leçons sur sa table de cuisine. C'est sur celle-ci que reposent les mots de vocabulaire et les tables de multiplication que je tente de mémoriser. Elle me dit que j'ai un génie bionique. Je la crois, car, avec elle, tout est possible. Le matin, elle se lève tôt pour me préparer des œufs avant que je ne parte pour l'école. Elle, elle ne déroge jamais de ses deux tranches de pain grillées accompagnées de sa confiture de fraises. Nous suivons une routine.

Les années passent, mais rien ne change au 2496. Je grandis dans les deux adresses à la fois, telle une rivière qui touche ses deux rives et qui n'existe que grâce à elles. Quand le bruit du 2494 devient trop fort, je glisse vers le 2496. Là, tout ralentit. Les heures ont plus d'espace. Adolescente, je passe mes soirées chez grand-maman à l'écouter me raconter des histoires de son enfance, de ses parents et de son travail. J'essaie de faire mes devoirs, mais j'aime mieux ses récits. Et j'aime lui en raconter

aussi. Je lui parle de mes débuts en amour, qui s'interrompent dès qu'un geste se fait trop proche. Elle me répond qu'elle aurait dû faire une sœur. Je ris, mais je sais qu'elle me comprend mieux que quiconque.

Devenue adulte et étudiante à l'université, je regagne son côté de la maison dès qu'une pause entre les cours et le travail me permet d'y revenir. Grand-maman est assise sur son fauteuil lorsque je la rejoins et je prends place sur le divan à côté d'elle. Nous regardons la télévision : jamais des séries, parce qu'elle n'est pas capable de garder le fil, donc seulement des émissions de variétés, même si elle ne connaît pas les artistes et me demande le concept de l'émission à chaque épisode. Puis, je suis tellement apaisée que je me laisse emporter par le sommeil. Grand-maman n'ose pas me réveiller. Elle me laisse dormir chez elle parce qu'elle sait que je dors bien au 2496.

Je l'accompagne parfois dans ses marches quotidiennes. Grand-maman ne manque aucune journée. Elle marche toujours dans ses « quatre grandes rues ». Elle s'arrête pour dire bonjour à tous ceux qu'elle croise sur son chemin, qu'elle les connaisse ou non. Elle me reconnaît toujours, mais parfois elle hésite devant la famille qu'elle n'a pas revue depuis des mois. Elle fait semblant de rien. Elle sourit devant tout le monde, niant ne pas reconnaître une personne pour ne pas la blesser. Alors, moi aussi, je fais semblant de rien.

Je passe toutes mes soirées chez elle. Grand-maman fait ses mots cachés, mais laisse des mots oubliés à travers les grilles, parce qu'il y a des erreurs partout dans ses cahiers, dit-elle. Je l'aide à trouver les mots qu'elle ne voit plus. Comme ceux qu'elle n'arrive plus à dire.

Nous sommes assises côte à côte sur son divan. Elle joue à ses jeux sur son iPad. Moi, j'avance mon mémoire. Elle me regarde et me dit : « Tu travailles pour l'école? ». Je lui réponds que oui, et elle me repose la même question, formulée exactement de la

même façon et avec la même intonation cinq minutes plus tard. Je lui prends la main et elle sourit. Ça n'a pas d'importance.

Lorsque je lui annonce aller me coucher, juste avant de traverser pour le 2494, grand-maman me lance comme tous les soirs : « Bonne nuit, je t'aime, à demain! ». Je lui retourne sa phrase ritournelle. Certainement que je reviendrai demain. Je reviens tous les jours.

Le soir venu, je retourne au 2496 comme je l'ai fait toute ma vie. Je m'assois sur son divan. Je lui raconte ma journée, l'avancement dans mon mémoire, même si elle ne comprend rien à mon travail, mes marches autour du campus de l'université qui me font penser à elle. Chez elle, rien n'a bougé. Sur la table de cuisine, le pain et la confiture sont prêts pour demain matin. Ses chaussures de marche sont rangées près de la porte. Sa tablette et un livre de mots cachés reposent à côté de son fauteuil, face à la télévision, comme si elle venait de se lever un instant. Je saisis le livre de mots cachés et je l'ouvre à la page qu'elle a commencée. Sur le sol tombe le signet que j'ai inséré entre les pages. Je le prends entre mes doigts. Un signet funéraire. « À la douce mémoire de... ». Je relis les mots. Je les relis. Ils ne changent pas.

Je sais que je viens de lui parler pendant une heure entière. Je sais que je continue de vivre ici comme si elle m'attendait encore. La frontière entre le 2494 et le 2496 n'est plus une porte, mais un deuil que je n'arrive pas à traverser.

- 1^{er} prix littéraire Damase-Potvin 2026 -
Catégorie Adulte

Vanessa Coutu

J'ai plein de mots polis dans les poches

Je m'appelle Rose et j'ai sept ans. J'aime pas parler devant les gens. J'aime pas les punitions non plus. Ni rester longtemps dans ma chambre. Ni quand les grands essaient de comprendre ce que j'ai dans la tête.

J'aime... J'sais pas.

Tu vas penser que c'est triste. Moi, j'trouve pas. C'est comme ça. Maman m'appelle toujours Rosie. Pfff! C'est un nom de bébé. J'suis plus un bébé. Rose, c'est une couleur et une fleur. J'aime pas les fleurs. Elles font pas de bruit. J'aimerais m'appeler Rocky ou Spike. Ou Blade. Ça sonne dur. Comme une pierre. Les pierres, ça fait mal aux autres quand je les lance. Et les gens s'en vont quand ça fait mal. J'ai même essayé de m'appeler Maman une fois, pour voir ce que ça faisait. Ça m'a donné mal au ventre. Toi, tu peux m'appeler comme tu veux, je vais te répondre pareil.

Maman dit que je dois bien me tenir. Alors, je bouge juste dans ma tête. J'me tiens droite sur ma chaise, je veux rien casser de fragile sans faire exprès. J'me tiens droite dans la maison. J'me tiens droite partout. Je garde mes mains tranquilles. Je fais toujours bien ça : j'existe pas trop. Sage. Immobile. Silencieuse. Souriante.

Maman dit que j'peux pas tout dire, sinon c'est pas poli. Tout le monde me trouve gentille, même toi, mais c'est parce que j'ai plein de mots polis dans mes poches. *J'suis désolée. C'est correct. Pas de problème. Je comprends. Bien sûr.* Quand j'en

rencontre un nouveau, je l'écris dans ma tête trois fois pour pas l'oublier avant de l'enfermer. Au début, j'avais des trous dans mes poches. Les mots polis glissaient et je les perdais. Maintenant, les trous sont cousus, alors les mots restent pris dedans et je les utilise tout le temps. Parfois, les mots me piquent un peu les doigts. Peut-être qu'ils veulent dire autre chose que ce que je dis. Quand je prends mes mots polis, je fais des sourires avec, même quand j'ai pas envie. C'est Maman qui m'a montré. Elle est belle quand elle sourit. Elle est belle tout le temps. Alors, j'essaie vraiment d'être pareille : je souris beaucoup. Vraiment beaucoup. Même si ça fait mal aux joues. Même si j'suis fâchée.

Maman dit que je dois faire attention à mon petit frère. Je dis oui. Des fois, j'aimerais qu'il disparaisse un peu. Juste pour voir. Je le chercherais dans la maison, partout, comme si on jouait à la cachette, mais je le trouverais jamais. Tant pis. T'as un petit frère? Le mien est tellement petit! Je trouve qu'il ressemble à un petit sac avec des bras et des jambes. Un jouet qui cligne des yeux. J'essuie sa bave et je lui redonne sa suce. Une fois, je l'ai goûtée, c'est comme si un bonbon avait oublié comment être bon. Genre du jus de plastique. Moi, je fais toujours attention à mon petit frère. Sauf quand j'oublie un peu. *J'suis désolée.*

Maman dit que je dois apprendre à faire comme les grands. Elle s'assoit jamais et court partout en disant qu'elle est fatiguée et qu'elle a pas le temps. J'espère que c'est pas ça, être grand. En plus, elle se tient pas bien, elle. Elle veut que je range et que je fasse des choses bizarres de grands. À la place, je sors dehors. C'est plus tranquille. Les fourmis font un petit bruit quand j'appuie dessus. La fleur en fait pas. Les glissades brûlent les fesses. Les roches s'accumulent dans mes poches, écrasent un peu mes mots polis, mais pas trop. Le vent dit mon nom. Mes trésors restent enfouis.

Maman dit que si le bruit est trop fort, j peux aller dans ma chambre. Alors, je vais dans ma chambre. Le bruit me suit dans les murs. Le son coince dans ma tête comme un

maringouin. J'suis allée fermer le bruit. Il a crié. Ça laissé une trace. Toute petite, mais rouge. Le bruit a enfin arrêté de me gratter, mais mes yeux voulaient pas rester fermés. Maman est encore couchée dans le salon, ses yeux étaient trop mouillés. Je glisse sous son nez la doudou de mon petit frère pour que ça sente doux. Dans ma chambre, j'ai mis mes dents dans mon bras. Pour voir si ça faisait la même trace. *C'est correct.* J'ai fermé les yeux. C'est pas arrivé si tu fermes les yeux.

Maman dit que les enfants de sept ans doivent pas boire de café. Je le bois pas. Je le garde juste dans mes mains, parce que ça fait sérieux. Les grands le font quand ils parlent de moi avec Maman. Ils disent que c'est rien, mais ils parlent tout bas après. *C'est rien.* Ça aussi, c'est devenu un mot poli. Quand je trouve plus les bons mots, je vais fouiller dans mes poches. Tu vas dire que c'est étrange, mais c'est parce que t'es grand. Après avoir bu plein de cafés, on rentre à la maison et Maman me pose plein de questions. Elle ferme les yeux longtemps quand je parle. Peut-être qu'elle écoute plus fort. Comme toi.

Maman dit qu'on doit pas mordre. J'ai dit que je mordais jamais. Ma langue chauffe un peu, mais personne le voit. Si je regarde dans les yeux, ça compte comme vrai. J'ai pas menti, j'ai juste gardé le reste dans ma bouche. *C'est rien.*

Tu veux que je raconte tout, mais tu sais même pas quels mots je garde pour moi. C'est pas ta faute. T'es grand.

- 2^e prix littéraire Damase-Potvin 2026 -
Catégorie Adulte

Julien Renaud

La lignée

Il y a une vingtaine de camions de télévision devant ma maison, et tout autant derrière. Déjà des milliers de badauds. J'ai toujours voulu la gloire, laisser une empreinte indélébile, être immortelle. Il aura fallu une frontière mal tracée et une vieille maison obstinée pour que l'Histoire me fasse signe, depuis le trottoir.

Pas question d'ouvrir à ces journalistes, de décrocher le combiné. Je leur offre ce que personne n'offre plus : l'attente.

C'est la 51^e fois que je m'assure que tout est parfaitement en place au salon. La pièce m'a vue naître il y a de cela quatre-vingt-sept printemps, un soir d'hiver tragique.

Deux chaises en bois craquant, dos à dos, deux pattes de chaque côté de la ligne blanche, repeinte au premier souffle de chaque nouvelle année. Six caméras pour capter l'Histoire. Le vinyle de mon idole, impatient de tourner, d'accompagner mon rituel. Le drapeau canadien d'un bord; celui des États-Unis de l'autre. Repassés ce matin même sur la vieille planche à Mommy. Du bois dans le foyer, question de les voir suer un peu. Les lumières tamisées, pour l'effet dramatique. Rien à boire, rien à manger. La faim aiguise l'écoute; la soif raccourcira leurs discours tout préparés.

L'horloge grand-père tic et tac.

Satisfaite de ma mise en scène à en faire rougir le terrible Serge Denoncourt, je monte à l'étage, m'étends sur le lit, ouvre les deux téléviseurs. Tant de voix répètent le même

vide, fendu en deux langues, décliné en mille échos. Une cacophonie servie sur deux écrans mal accordés.

« Cette maison chevauche la frontière. »

« *Today, this old classy woman will choose a country. No more double dipping.* »

« C'est fascinant: cette femme sans histoire détient le pouvoir de décider du tracé de la frontière entre deux des plus grands pays du monde. »

« *It is up to her, and her only, to decide which country will expand, which will shrink, which is the better to live in. Who's gonna win? The Primer Minister or The President?* »

En arrière-plan, inébranlable, ma maison. Je m'envoie la main par la fenêtre et, sur les écrans, je me regarde régner quelques secondes, puis j'éteins.

Il ne reste plus qu'à attendre leur arrivée. J'étouffe la fièvre avec une petite pilule orangée. Une vieille ne rate pas sa sieste, surtout avant la grande scène.

Je me regarde dans le miroir. Ça doit faire cinquante ans que je ne me suis pas mise belle comme ça. Le visage que je porte aujourd'hui fera le tour du monde, autant qu'il fasse fantasmer.

Je descends au rez-de-chaussée. L'heure est venue.

Le vinyle de ma diva préférée commence à vibrer sous mes doigts.

Choisis plutôt un soir de gala / Si tu veux danser avec moi

J'enflamme une boule de papier journal et la dépose dans le foyer. Le bois gémit doucement, comme pour me saluer. Le signal.

Il y a un moment que les deux limousines sont immobilisées devant les barrières en velours rouge que j'ai fait installer. Dociles comme tout, mes invités attendent la

première fumée, tel qu'ordonné, pour ouvrir leur portière. Même les grands de ce monde savent attendre quand on leur parle comme il faut. Ils déposent ensuite leurs pieds sur le macadam et s'avancent solennellement vers la porte d'entrée qui s'ouvre sur leur pays. Ils s'immobilisent et frappent trois petits coups secs. Je souris.

D'abord une poignée de main, puis un baiser sur chaque joue, dans une seconde ronde. Ils sont sur leurs gardes, soumis. La maison, les caméras, mes deux comédiens, le monde entier: tout m'obéit.

« Aujourd'hui, vous êtes ici pour me convaincre de vous choisir. Comme vous le savez désormais, la ligne au centre de la pièce suit le tracé de la frontière. Je change donc de pays lorsque je passe de la causeuse à la berceuse, de la douche à la baignoire. Vous avez le pied droit dans votre pays; le gauche, chez le voisin.

« Il y a trois générations, mon arrière-grand-mère, la reine de l'ambition, a exigé deux portes d'entrée principales: deux adresses, deux pays, deux votes. Ma grand-mère en a condamné une; ma mère l'a rouverte. Maintenant, on me demande de choisir; au moins l'un de vous le regrettera, au nom de mes ancêtres. »

Je laisse un long silence faire son œuvre.

« Merci, Messieurs. Je vais me retirer quelques instants pour préparer le grand dévoilement. Dalida, occupe-toi d'eux. »

*Moi qui ai tout choisi dans ma vie / Je veux choisir ma mort aussi /
Mourir sans la moindre peine / D'une mort bien orchestrée /
Moi, je veux mourir sur scène / C'est là que je suis née*

Je reviens, lentement, majestueusement. Droite. Figés et minuscules, les deux dirigeants attendent ma parole, comme des courtisans devant leur impératrice. Je gonfle mes poumons et libère mon corps de toute tension. Je ferme les yeux, sens les femmes de cette maison s'élever en moi.

Je tends la main au premier. Il sera le dernier à passer cette porte, et bientôt, porté par ma puissance, honteux de son échec, son pays lui montrera à son tour la porte.

Je tends la main au second, l'entraîne avec moi. J'ouvre la porte.

Sous les projecteurs du monde, drapée de l'unifolié, majestueux manteau d'hiver, j'annonce le couronnement : « Ma lignée s'éteindra au Canada. Me voici, votre frontière. Forte. Souveraine. Impénétrable. Celle qui protégera ce foyer et vos droits. »

Je lève la main; les milliers de questions s'étouffent sans réponses. Je reste immobile. Même les caméras cessent de respirer.

Puis, je joins ma voix aux murmures de Dalida : « *Quand le rideau un jour tombera / Je veux qu'il tombe derrière moi.* »

- 3^e prix littéraire Damase-Potvin 2026 -
Catégorie Adulte

Stéphane Émond

L'hiver

La vieille maudite cabane était là depuis trop longtemps pour que je m'en souviene autrement que comme une présence rassurante. Pas la grosse affaire. Juste un vieux *shack*. Un ramassis de vieilles planches slaques, mal équarries pis clouées croche à l'entrée du parc des Laurentides. Pas loin dans le bois, juste passé Hébertville, dans le boutte où l'humanité commence à se fermer la gueule et où les vents du nord essaient de te faire virer fou en te chuchotant des secrets sur toé.

Bordant la p'tite bâtisse, y'avait une barrière rouillée, une vieille patente en broche à foin. Jamais vraiment fermée, pis jamais vraiment ouverte non plus, hésitante.

Je montais là tous les jours sans me demander pourquoi. Je me levais, mettais mes bottes, pis je prenais le chemin. L'hiver, le frette, un ironique en son genre, me sacrait une dégelée avant même que j'arrive. Il me rentrait dedans solidement, comme un vieux panier de chez Maxi qui rentre sans ménagement dans la rangée de ses congénères après la job.

Dans la cabane, y'avait presque rien. Un poêle à bois qui se complaisait du côté du minimum syndical. Les bonnes journées, y parvenait à te réchauffer la carcasse, mais pour ce qui est de ton intérieur... oublie ça, mon grand. Tu restais aussi froid que la place.

Une table. Un banc. Pis le registre.

Un cahier Canada brun, gonflé d'humidité, qui avait connu trop de mains pis pas assez de soins. Ondulant d'avoir ingéré trop de liquide. Comme ben du monde.

J'écrivais les noms des gens qui passaient. Quand y'en avait. C'était pas le poste-frontière de Lacolle; c'était juste moi.

Ils arrivaient toujours seuls. J’entendais jamais de moteurs, jamais de pas. Ils étaient là quand je levais la tête, pis je faisais le saut chaque mautadine de fois, même si ça faisait longtemps que j’aurais dû m’habituer.

Ils me regardaient comme on regarde un niochon qui peut pas faire grand-chose, mais qu’on peut pas ignorer. Les plus indécis penchaient la tête sur le côté. Ça me rappelait mon pauvre vieux labrador, rendu à boutte, pogné d’arthrite, qui comprenait pas pourquoi je lui lançais pu sa ciboire de boule.

Le monde demandait rarement où menait le chemin. La plupart le savaient déjà.

Parfois, on me confiait de quoi. Une photo trop pliée. Une p’tite breloque trop *shinée*. Des affaires qui avaient déjà été aimées. J’avais parfois droit à des pyjamas minuscules, des p’tits souliers même pas finis de former. Des bebelles qui n’avaient même pas assez de vécu pour se transformer en souvenirs douloureux. On me les confiait en tremblant, du bout de doigts rongés par les dents de la douleur.

Je prenais tout sans poser de questions. Je déposais ça dans la boîte en dessous de la table.

Une boîte pleine de restants.

Quand je levais la barrière, les gens passaient lentement. Le bois les prenait vite.

Des fois, fallait que je dise non. C’était jamais contre eux. Jamais par méchanceté. C’était juste... que je le sentais. Dans ces moments-là, la plupart des regards s’éveillaient, comme si le refus rallumait une p’tite veilleuse quelque part. Mais pas tous. Y’en avait une gang qui s’éteignaient encore plus, drette-là. Ceux-là baissaient les épaules pis s’en r’tournaient. C’étaient les pires.

Ils repartaient plus abattus que la terre battue du p’tit chemin sous leurs pieds. Comprenant que la chienne de vie avait pas encore relâché l’emprise de sa morsure sur eux, pis que ça continuerait de pincer pis de déchirer en ciboire pour un boutte. J’avais pas le moindre p’tit *plaster* pour panser leurs blessures. Mais bon, je notais leur nom pareil. Parce que même frôler la frontière, paraît que ça compte.

Dans le registre, y'avait une page arrachée. Personne m'en avait jamais parlé. J'en faisais pas de cas. La date manquait. Laissant un trou, comme une dent pourrie qui a sacré l'camp.

Un après-midi de novembre, sous un ciel découragé, un p'tit jeune s'est présenté devant la barrière. Trop jeune. Perdu dans son chandail d'Iron Maiden tout propre. Il tenait rien dans ses mains. Il m'a fixé le portrait longtemps. Pas avec peur. Pas vraiment avec respect non plus. Comme s'il essayait de se rappeler quelque chose.

Il a dit mon nom. Un murmure. Pas fort. Mais assez pour me rentrer dedans profond en simonac.

Assez pour me faire écrire la mauvaise affaire, pour une fois, dans le registre.

Il m'a demandé s'il pouvait passer. J'ai répondu non, crissement trop vite, comme si j'avais peur que la réponse change si je réfléchissais. Il a hoché la tête doucement. Avant de repartir, il a souri pis m'a dit que j'avais promis. Il a pas dit quoi. J'ai même pas passé proche d'oser lui demander.

Le soir, j'ai ouvert le registre une dernière fois avant de fermer. Mon nom était là. Écrit ben drette. Daté d'une couple d'années plus tôt. D'une époque où je me souvenais encore d'avoir attendu de quoi, d'avoir eu ben des chums, parfois du fun pis un semblant d'espoir.

À côté, y'avait un objet. Une vieille clé. Celle de la porte arrière de chez ma mère. Celle qui coinçait l'hiver. La maison où était ma chambre d'enfance, pis le garde-robe.

La maudite clé était encore chaude.

Après ça, tout est devenu clair pis plus sombre en même temps. J'étais jamais malade. Le café refroidissait pas. Le poêle prenait même pas la peine de faire semblant de boucaner. Personne venait me dire que mon *shift* était fini.

Un matin, un gars est arrivé. L'air aussi usé que le vieux Dodge Shadow de ma mère, pourrissant autant dans sa cour que dans mes souvenirs. Il m'a dit qu'on l'avait envoyé icitte. Sa face me disait de quoi, mais pas plus.

Je lui ai expliqué deux ou trois affaires. Il a rien dit. C'était pas un jaseux, le bonhomme.

Quand il s'est finalement assis sur la chaise, dans la cabane, j'ai senti que je pouvais enfin lâcher. Pas être heureux. Juste lâcher.

J'ai levé la barrière une dernière fois. La lamenteuse a gémi doucement, comme si elle avait compris de quoi pis qu'elle savait pas trop comment me l'envoyer.

Le parc m'attendait.

Calme.

Patient.

J'ai laissé la clé sur la table. Les arbres hochaient la tête pour m'encourager. J'ai refermé derrière moi doucement, pour pas faire trop de bruit, pour pas réveiller ceux qui avaient encore besoin de rester.

Quelque part derrière, j'ai entendu une porte qui se décoince. L'hiver était fini.

- Mention prix littéraire Damase-Potvin 2026 -
Catégorie Adulte

Lionel Barbot

Symbiose frontalière

Nous sommes la garde-frontière.

Ni barbelés, ni miradors, mais une pellicule vivante, acide, grasse, qui tremble à chaque souffle du vent, à chaque effleurement.

Nous sommes l'écume vivante, le voile tremblant qui sépare le dedans du dehors, une fine membrane de sel et de lipides où dansent des milliards d'âmes minuscules, chacun joue sa portée, la symphonie émerge...

NOUS AVONS LE QUORUM.

Nous sommes des milliards formant un rempart qui respire. Ensemble, nous tenons la barrière tissée serrée de fils d'argent antimicrobiens (Staphylococcus epidermidis), d'exhalaisons aigres des cavités sébacées (Cutibacterium acnes), de soupirs acides au cœur des vallées humides (Corynebacterium) ou du sébum fermenté en vin âcre par Malassezia qui protège les seuils.

Isidore Vaslin, notre hôte, n'est pas sa peau. Elle, c'est notre territoire, le rempart poreux contre le monde, étudié par l'hôte depuis plus de vingt ans « qu'il nous scrute, doigts de verre, lames effilées et yeux de microscope ». Il publie sur nous dans des revues scientifiques: « Le microbiote cutané une sentinelle immunitaire! », il publie sur nos conversations chimiques intimes avec les cellules de Langerhans, sur les interleukines que nous déclenchons pour alerter le système, sorte de balises de fumée orange signalant le danger ou la détresse qui ont déjà sauvé des marins par milliers...

Il nous nomme « commensaux bénéfiques », le mot velours pour captifs bienveillants.

Il ignore que NOUS VOTONS. Que NOUS SENTONS, ensemble.

Et que nous refusons la domestication.

Ce matin, à Roissy, deux frontières vacillent en même temps.

Masque pendant à une oreille et sueur sur la tempe, Isidore tend son passeport. Une goutte perle et charrie nombre d'intrus, poussières nomades opportunistes qui traversent notre voile acide protecteur. Isidore tend son passeport, et sa main, une fois libérée, gratte machinalement son cou. Sous la pression de l'ongle se crée une microfissure, qui pour nous est abîme où s'engouffrer.

Notre réponse instantanée est faite de vagues silencieuses : acides qui mordent, bactériocines qui hurlent et cytokines qui rougissent l'horizon du cou.

Isidore tend son passeport comme une offrande fragile.

« Je me rends à Tokyo pour une conférence... oui! »

Nous refusons la lame qu'il porte en germe et nous serait fatale, cette crème probiotique qu'il projette de breveter veut nous tailler, nous réduire, nous standardiser, dompter Cutibacterium acnes et stériliser les paysages huileux au nom d'une immaculée et illusoire beauté sans faille.

NOUS VOTONS.

Cette crémicide nous semble trop risquée pour lui, pour ses congénères, et donc aussi pour NOUS.

NOUS VOTONS.

La file glisse vers les embarquements. Isidore glisse.

Sa peau s'embrase, démangeaison funèbre, une braise incandescente sous l'épiderme.

Pour la première fois, il *NOUS* perçoit, il ressent ce murmure d'algues dans sa chair.

Nous sommes la lisière qui palpite.

Toi, hôte! Tu ne franchiras rien tant que notre Chœur n'aura pas décidé!

Il s'arrête net.

Le guichetier fronce les sourcils, alors qu'Isidore porte la main à sa gorge, la rougeur monte le long de la veine jugulaire comme une grande marée d'automne.

Nous amplifions le message : moins d'apaisants, plus d'artifices et de tempêtes chimiques.

Son cœur bat plus vite et plus fort, faisant écho à *notre quorum affolé*, affolant.

Il titube et recule d'un pas. La file le maudit, mais sans le lui dire vraiment. Dans la zone liminale, dans l'entre-deux pays, la zone de transit, il s'assied sur un siège de plastique raide et froid. Ses doigts humides tremblent sur le téléphone, mais réussissent laborieusement à produire un message sec ; la conférence de Tokyo est annulée.

Puis Isidore gratte, gratte encore, plus fort.

Le sang perle, minuscule offrande rouge.

C'est pour nous une porte ouverte sur l'intérieur. Nous hésitons.

Une partie de nous aimerait bien sûr envahir, pour punir l'arrogance de l'hôte, consumer et détruire.

L'autre, heureusement, se souvient que, sans lui, nous errerions dans le vide en poussière stérile. Il est notre liant indéfectible, mais Symbiose n'est pas soumission, elle reste conversation inachevée.

NOUS VOTONS.

Cutibacterium libère une douce vague propionique, presque caressante. Tandis que *Staphylococcus* apaise ses sentinelles. Les cytokines refluent et se retirent aussi vite que la marée en la baie de Saint-Michel.

Isidore respire.

La brûlure s'adoucit en picotements de plus en plus légers, puis en silence. Il regarde sa main, le sang sec dessine une rune sans signification pour lui. Pour la première fois, il émet un son, il murmure, non pas à l'agent, non pas au vide, mais aux minuscules, à l'infinimental :

« Et si... Et si nous étions déjà passés ? Qu'aurait été le vote? »

Il se lève lentement.

Au lieu de rejoindre la file, il marche vers la sortie, vers la zone publique, territoire sans visa.

Dehors, l'air froid et humide de janvier lave sa peau.

Nous sentons la bruine se poser, diluer les intrus, renouveler notre film acide.

Pas de conférence. Pas de crème simplificatrice, pas de monoculture épidermique.

Juste un hôte qui, pour la prochaine heure, écoute.

Dans l'avion qu'il ne prendra pas, nous imaginons le vol :

lui, front contre hublot, sentant nos danses minuscules

agiter son corps de soubresauts fatals.

NOUS NE SOMMES PLUS GARDIENS NI CAPTIFS.

NOUS SOMMES ENSEMBLE LE SEUIL QUI RESPIRE.

Plus tard, revenu dans son laboratoire désert, il posera sa main dans une boîte de Petri vide et commencera pour *NOUS* un nouveau chemin de quête, une recherche symbiotique orientée par *NOUS*, les symbiontes eux-mêmes.

Jamais plus il ne parlera de domestication et écrira désormais : « Le microbiote cutané est plus qu'une sentinelle. C'est une lisière vivante. Nous ne le protégeons pas, ce microbiote, **NOUS LE SOMMES!** »

*Et nous, dans les plis de sa paume, dans le sel de sa sueur neuve,
dans le silence qui suit la tempête, nous chantons doucement :*

Nous sommes la frontière qui palpite.

Nous sommes le passage qui rêve.

*Et toi, hôte-lecteur enfin poreux,
tu l'as déjà traversée, NOTRE frontière.*

- Lauréate prix littéraire Damase-Potvin 2026 -
Catégorie Professionnelle

Lolita Leblanc

Mimi...

De son rétroviseur, Simone observe sa fille qui discute. Elle est seule sur la banquette arrière, pourtant la mère sait parfaitement avec qui elle parle : Mimi.

Elle écoute sans bouger, le cœur serré. La voix d'Élise est douce, presque confidentielle, comme si elle répondait à quelqu'un assis juste à côté d'elle. Une présence invisible, mais bien réelle pour l'enfant.

Puis, la petite se met à fredonner une comptine. Une comptine que Simone n'a pas entendue depuis plus de trente ans. Le son la transperce, brutal, comme un souvenir qu'on arrache à la terre.

— Élise... qui t'a montré ça?

— Mimi. Elle dit que tu la chantaient tout le temps quand t'étais petite.

Simone serre le volant. Elle n'a jamais chanté cette comptine à sa fille. Jamais. Elle tente de se raisonner : les enfants inventent, ils mélangent des souvenirs, ils entendent des choses à l'école. Mais cette comptine-là... personne ne la connaît. Personne sauf elle.

Et parfois, Élise dit des choses qui glacent.

— Mimi dit que tu dors mal depuis trois nuits.

Simone se fige.

— Comment elle sait ça?

— Elle te regarde. Tout le temps.

Un frisson remonte le long de la colonne vertébrale de Simone. Elle se répète que ce n'est rien. Que c'est normal. Que c'est juste un jeu. Mais quelque chose, dans la voix d'Élise, sonne trop précis. Trop adulte.

Dans le rétroviseur, le visage de la petite change. Il devient sérieux. Trop sérieux.

— Non, Mimi, je veux pas...

— ...

— Mais j'ai peur.

— ...

— D'accord... si tu restes avec moi.

Simone n'en peut plus.

— Élise, ça va?

La petite essuie ses yeux.

— Mimi dit que je dois être courageuse.

— Courageuse pour quoi?

— Pour ce qui s'en vient.

Simone tourne la tête vers sa fille, inquiète.

— Maman! Attention!

Un camion surgit d'une intersection. Simone appuie sur les freins, mais la route glacée transforme la voiture en projectile. Elle ferme les yeux, certaine de l'impact.

Mais rien.

Quand Simone les rouvre, la voiture est immobile. À quelques centimètres du camion. Elle tremble. Elle n'a aucun souvenir d'avoir tourné le volant.

— C'est Mimi, dit Élise. Elle a dit que tu n'étais pas prête. Alors elle l'a fait pour toi.

Simone se retourne, livide.

— Élise... arrête. Ce n'est pas drôle.

— C'est pas une blague. Elle te protège. Comme toujours.

Le soir, Simone raconte tout à son mari. Il rit nerveusement.

— Tu étais sous le choc. Tu as réagi sans t'en rendre compte.

— Et Élise? Comment elle aurait su?

— Elle invente. C'est normal.

Mais Simone ne dort pas. Elle repense à la comptine. Au camion. À la voix tremblante d'Élise. À ce regard fixé sur le vide. À cette sensation d'être observée.

Quelque chose lui échappe. Quelque chose d'immense.

Quelques jours plus tard, Élise tombe malade. Fièvre, frissons, cauchemars. Elle murmure dans son sommeil :

— Mimi... reste... reste avec moi...

Simone veille, impuissante. La chambre semble plus froide que le reste de la maison. Comme si l'air y était plus dense, chargé d'une présence qu'elle ne voit pas.

Soudain, Élise ouvre les yeux.

— Maman... Mimi dit que tu dois ouvrir la boîte.

Simone se fige.

— Quelle boîte?

— Celle dans ton armoire. Celle que t’as jamais ouverte.

Le cœur de Simone se serre. Il n’y a qu’une seule boîte dans cette armoire. Une boîte que sa mère lui avait laissée avant de mourir. Elle n’en a jamais parlé à personne.

— Pourquoi?

— Mimi dit que tu comprendras.

Simone traverse le couloir. L’armoire grince. La boîte est là, intacte, couverte de poussière. Elle hésite. Puis l’ouvre.

Une photo. Sa mère, souriante, tenant un bébé : elle-même.

Et derrière, une lettre.

Si un jour tu doutes, si un jour tu as peur, sache que je resterai près de toi. Et près de ta fille. Je veillerai sur elle comme j’ai veillé sur toi. Même si tu ne me vois pas.

Simone relit la lettre. Ses mains tremblent. Elle sent quelque chose se fissurer en elle : une certitude ancienne, un refus obstiné de croire à ce qu’elle ressent depuis des jours.

Elle retourne dans la chambre d’Élise.

La petite dort paisiblement. Sa fièvre est tombée.

Et, dans le coin de la pièce, là où Élise regarde toujours, Simone sent... quelque chose.

Pas une ombre. Pas une silhouette.

Une présence. Une chaleur. Une attention. Comme une main posée sur son épaule, légère mais ferme.

Elle murmure :

— Maman...?

Un souffle traverse la pièce. Les rideaux frémissent. Une odeur de lavande — l'odeur préférée de sa mère — emplit l'air.

Simone porte une main à sa bouche. Elle comprend. Elle accepte.

Le lendemain matin, Élise se réveille, sourit.

— Tu vois, maman? Mimi existe vraiment.

— Et pourquoi tu l'appelles *Mimi*?

— Quand j'étais petite, j'arrivais pas à dire *Mamie*. Alors *Mimi* est resté.

Simone sourit. Mais quelque chose, dans la voix d'Élise, la retient. Une nuance. Une gravité.

— Elle dit que maintenant... c'est ton tour.

Simone se fige.

— Mon tour de quoi?

Élise regarde le coin de la pièce. Son sourire disparaît.

— De veiller.

La chambre semble soudain plus vaste. Comme si un espace invisible venait de s'ouvrir. L'air se densifie. Simone sent une pression contre sa peau, comme une main qui la pousse doucement vers l'avant.

— Élise... qu'est-ce que Mimi t'a dit exactement?

La petite hésite. Ses yeux brillent.

— Que la frontière s'ouvre toujours pour quelqu'un. Et que cette fois... c'est toi qui dois passer.

Simone sent son cœur s'arrêter une seconde. Elle regarde sa fille, puis le coin de la pièce. La chaleur est revenue. Plus forte. Plus enveloppante. Une attente.

Simone ferme les yeux et franchit le seuil.

Quand elle les rouvre, Élise n'est plus dans son lit.

La chambre est vide.

Une voix d'enfant murmure derrière elle :

— Maman... tu m'entends enfin?

Simone se retourne.

Élise est là, mais translucide, éclairée de l'intérieur.

— Mimi dit que c'est toi qui es partie, maman. Pas moi.

Et Simone comprend : le camion, la glace, le silence après le choc.

Ce n'était pas la voiture qui avait été sauvée.

C'était Élise.